JAB 1000 Lausanne 9
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

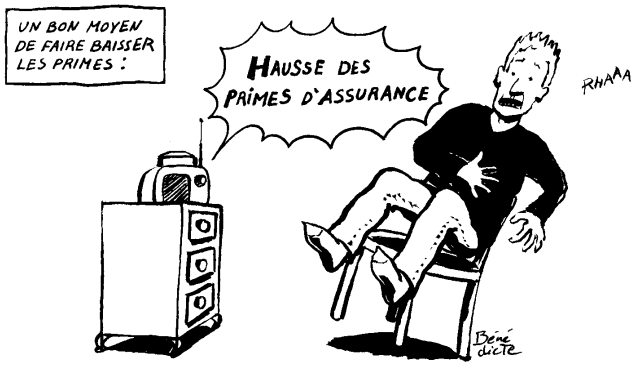
93

23 novembre 2002
paraît six fois par an
seizième année

«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

C'est arrivé près de chez nous



La vie des Suisses

Gallandages culturels

NOS lecteurs les plus jeunes l'ignorent peut-être, mais, avant d'être le maître-d'œuvre la toute nouvelle collection «Le Savoir suisse», Bertil Galland fut durant près de quarante ans une sorte de pontife de la culture vaudoise. À la fois éditeur, journaliste, écrivain et homme de réseaux, il s'était infligé lui-même le sacerdoce de décréter le vrai, le beau et le juste du haut de sa chaire de papier. Abrités successivement par divers quotidiens édipressés, ses prônes répétaient sans cesse les mêmes thèmes: la Terre et l'Esprit, ou vice-versa. Et de s'extasier continûment sur le génie du lieu qui a doté de tant de prodiges l'étroit corridor qui court entre Vallorbe et Bex, ainsi qu'accessoirement les autres petites patries romandes, ces cousines tout de même moins gâtées par la Providence.

Aux côtés de Bernard Pichon, autre star des *sixties*, Galland poursuit de nos jours sa mission édificatrice au moyen d'une chronique dans un journal moins prestigieux, quoique son tirage soit considérable: l'hebdomadaire de la Coopé. C'est ainsi que l'autre semaine, entre une nouvelle ode à Jacques Chessex et un énième compte rendu d'un séminaire d'obscurs physiciens au fin fond de la Sicile, notre paisible retraité en est venu à réécrire l'histoire de la civilisation occidentale. Pas moins.

Dans le numéro 43 (23 octobre 2002) de *Coopération*, Bertil Galland décrète souverainement qu'un *«savant bâlois à la calme expertise»* a, dans un ouvrage édité chez l'auteur, enfin déchiffré l'alphabet *glozélien*, ces inscriptions sur divers supports, découvertes dans les années vingt par un paysan de l'Allier. Suivant son calme expert, l'encyclopédiste vaudois présente ce site archéologique comme un *«sanctuaire important où des pèlerins apportaient de partout des objets sacrés, hérités parfois de lointains ancêtres»*. La démonstration se conclut par l'audacieuse affirmation d'une *«diffusion de l'écriture au nord des Alpes précédant largement l'arrivée des Romains.»*

Pourtant une seule source archéologique illustre cette révolution scientifique, que tous les autres sites fouillés en Europe contredisent; pourtant ces artefacts sont tous d'une maladresse insigne, véritable insulte aux talents des ancêtres; pourtant le site se présente de manière incohérente, affichant dans la même couche des objets aux datations écartées de plus de 10 000 ans, des paléolithiques aux Celtes; pourtant la communauté scientifique a expliqué de longue date que Glozel est une supercherie, peut-être ancienne mais dénuée de signification culturelle (voir Jean-Pierre Adam, *Le passé recomposé, chroniques d'archéologie fantasque*, Seuil, 1988). Rien n'y fait, car celui qui veut croire trouvera toujours de quoi alimenter sa foi puisqu'il y a là un *«mystère substantiel en ces objets d'ancienneté controversée»*.

Galland n'est point sot, encore moins inculte. Il sait se documenter quand c'est nécessaire. Dans d'autres domaines, il ne s'aventurerait jamais à réduire une corporation entière de spécialistes au rang d'érudits incrédules et vindicatifs. D'où vient alors qu'il accepte pour argent comptant une légende aussi farfelue? C'est qu'elle lui plaît par pure idéologie, elle confirme son penchant pour le primat des terroirs et fait de l'écriture une invention occidentale au lieu d'une banale –et sans doute un peu humiliante– importation d'Orient. L'obsession de l'autochtonie éblouit ici son adorateur jusqu'à le rendre sourd.

On attend avec impatience la prochaine révélation du Grand Maître: le saint suaire de Turin est-il une broderie de Saint-Gall? Les pyramides montrent-elles la direction de l'abbatiale de Payerne? L'Atlantide gît-elle au fond du Léman?

J.-F. B.

(Annonces)

Les librairies Basta! invitent cordialement les coopérateurs-trices et ami-e-s fidèles aux

10 ans de Dorigny (eh oui!)

apéro suivi d'une soirée concert le 11 décembre 2002, dès 18h30 au Zelig, BFSH2

ainsi qu'au traditionnel

Apéro de Noël

le samedi 14 décembre à la librairie Basta! -Chauderon de 11h00 à 16h00 avec à 11h30 le

Grand Prix du Maire de Champignac 2002

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch

Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Jean-Christophe Bourquin
Charles Chopin
Théo Dufilo
Alain Freudiger
Gil Meyer
Henry Meyer
Line Naphta
Vivette Perret
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gammay
Laurent Sambo
Schüp
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Bénédicte Thiémard

Candidats et bulletin de vote en dernière page
Pour voter par Internet: www.distinction.ch

Postface à lire

Andrea Camilleri
La saison de la chasse
Traduit par Dominique Vittoz
Fayard, janvier 2001,
229 p., Frs 34.60

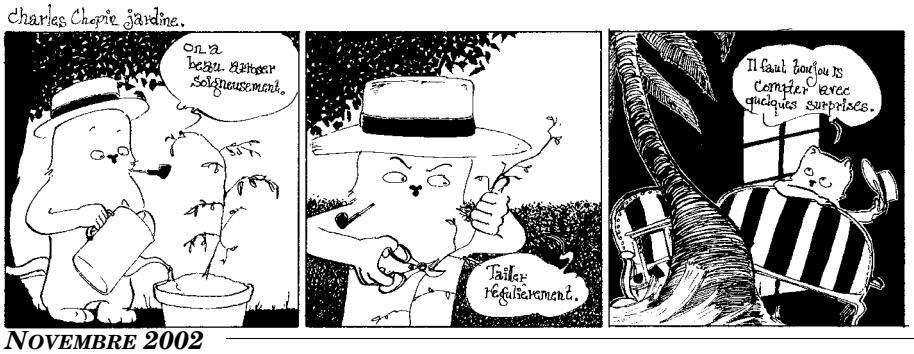
Il est d'une drôlerie échevelée, comme tous ceux que Camilleri situe dans la Sicile du XIXe siècle, mais pour une fois nous ne parlerons pas du roman lui-même. C'est en effet la postface de la traductrice qui retient l'attention: «La langue jubilatoire d'Andrea Camilleri», quinze pages du plus haut intérêt.

Comment traduire en français un ouvrage qui mêle en permanence, dans la narration comme dans les dialogues, l'italo-toscan et le sicilien? Comment faire sentir au lecteur parisien la persistance et la valeur de ces dialectes que le jacobinisme linguistique de la République s'est attachée à éradiquer? À juste titre, la traductrice évoque, au travers de diverses hésitations éditoriales, *«La confiance que l'auteur plaçait dans les lecteurs, à qui il demandait de faire l'effort d'entrer dans une langue ponctuellement incompréhensible, mais qui, à l'usage, par le jeu du contexte et des situations, s'éclaire peu à peu...»*

Dans sa traduction de *La concession du téléphone* (Fayard, 1999), Dominique Vittoz avait joué sur les niveaux de langue: l'ouvrage mêlant «pièces écrites» et dialogues, les unes pouvaient être traduites par un français administratif bien ampoulé alors que les autres se révélaient par le truchement d'une langue populo-argotique savoureuse. Las, *La saison de la chasse* ne présentait point une telle dichotomie du texte: il fallait trouver une autre solution.

Le québécois sentait trop les arpents de neige pour évoquer la Sicile, La traductrice avoue avoir envisagé l'emploi du vocabulaire du Midi, comme Fernandel pour Don Camillo, mais elle a craint une pagnolisation de Camilleri. Il fallait donc user d'un parler régional au lexique suffisamment riche pour multiplier les effets d'écart à la norme.

Respectant le suspense voulu dans le livre, on ne vous dira pas lequel elle a choisi: c'eût pu être le français de Suisse romande, mais ce n'est pas le cas. Partez donc à la découverte des *mamis*, *plamuses*, *fiardes*, *piottes* et autres *pontiaudes*. Un lexique final sauvera les lecteurs les plus désorientés. *(J.-F. B.)*



(Publicité)

Commandez vos livres à Basta !
LIBRAIRIE BASTA!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél./fax: 021 625 52 34
E-mail: basta@vtx.ch

Courrier des lecteurs

Courrier du cœur

Qui l'eût crû? Votre rubrique du courrier des lecteurs s'est mise à jouer pour deux êtres le concerto de l'amour et se sera transformée pour une fois en courrier du cœur. Voici comment cela se passa: fascinée par la lucidité de la professeure Mimi Syl concernant les questions viriles et par la brillance de son style, je la contactai peu après la parution de sa lettre dans le n° 88. J'avais besoin en effet de conseil pour gérer quelques conflits d'ordre territorial, vestimentaire et hormonal entre mes jardiniers du Parc Mon-Repos. Nous bûmes un café brésilien à la Folie Voltaire, ceintes des arbres magnifiques du Parc qui bruissaient dans le matin clair et humide et ce fut un véritable coup de foudre. Je pris la main de Mimi et lui dis: «Veux-tu être mienne, Mimi?» Elle répondit que oui et depuis nous nageons dans le sucre candi.
Chère *Distinction*, Merci!

Sarrazine Di Jonez,
Directrice des Parcs sociaux,
à Lausanne

Courrier syndical

Depuis que la directrice Di Jonez nous oblige à porter des sous-vêtements en nylon, à nous autres les jardiniers du Parc, on n'en roule plus une. La vue de la moindre saxifrage nous fait suer. Si on transpire, on pue et même les petits chiens fuient à dix mètres, ce n'est plus une vie. Aussi l'autre soir, n'y tenant plus, j'ai franchi l'enceinte du Parc, ce que je n'avais pas fait depuis douze ans de loyaux services communaux, et me suis dirigé vers la Cathédrale. Il y avait une fête làbas avec de la musique, des kebabs et ce qui m'a semblé être des stands socio-politiques. Puis des jongleurs de feu se sont mis à danser et j'observais, fasciné, leur agilité dans les remugles d'essence. Et soudain, au travers des flammes, je reconnus l'un des jongleurs: Bertrand Clarme, le jogger du Parc disparu! Il était superbe dans son habit de lumière et ma gorge se noua. Puis, comme un loup solitaire, il fendit la foule avec ses maracas incandescentes mais ne me vit pas. Depuis, chère *Distinction*, le doute me ronge: dois-je retourner dans mon Parc routinier ou dois-je embrasser une carrière de saltimbanque pour retrouver Bertrand?

Marcel Bellebottes,
jardinier en sursis,
en Mon-Repos

Travailler du schako

C'est une tribune libre ici, alors je vais être franc: Ouais, ça m'arrive de faire du schproum. Ça m'arrive quand j'ai pris de la schnouff, du schiedam ou du schnaps et que je suis complètement schlass. Mais tout ça c'est la faute à la Di Jonez. On schlingue dans nos marcels en polyamide et on peut plus schlaguer les schnauzers et les schipperkes qui se débinent à moins de dix mètres! Je suis pas schizo mais elle m'a traité de vieux schnock et m'a interdit de faire des schuss avec le dumper en bas de la contre-allée. Y a quelque chose qui tourne plus rond dans ce parc, et ça fait schleu.

Pie Jean Veedu,
terrassier, parcs divers

Jeunesse qui pousse

Au lieu de faire paraître la fumeuse lettre de dénégation annoncée dans notre n° 88, nous publions celle-ci, qui, du même auteur, nous est parvenue ultérieurement. Nettement plus drôle, elle montre que même un mandarin retraité peut reprendre du poil de la bête.

Permettez au vieux gaga émérite et retraité que je suis de se gausser quelque peu d'un jeune collègue, qui d'abord rua dans les brancards et prétendit m'évincer de la cité des sciences, puis, dès la place prise, s'effarouche maintenant face à la moindre déviation, au moindre faux pas hors de la sacro-sainte routine qu'il instaure en pesant instituteur, sous forme d'un respect dû aux règles décrétées imputrescibles de la «biobibliographie»: mon jeune ami Mépfer-Kenzo, je vous le dis, vous irez loin dans l'abjection mandarinale si, à peine ai-je le dos tourné et fait valoir mes droits à une retraite bien méritée, vous invoquez à grands coups d'encensoir et de godemiché diverses sociétés internationales, ainsi que les «fondements» (sic, oh sic) de votre cours du semestre prochain. Aussi m'en voudrais-je d'être grossier, mais je vous prie de reconsidérer telles parties de votre anatomie intellectuelle avec une meilleure attention. Votre charmante épouse, oui celle que vous dénichâtes dans un mien séminaire consacré au courrier des lecteurs de plusieurs estimées publications scientifiques et parascientifiques, devrait vous inciter à montrer un peu plus de compassion à l'égard de ceux qui, à mon instar, ont défriché un long chemin dans la fastidieuse et épouvantable selve académique, avec pour seul instrument leur courage bibliophilique et leur capacité toujours (et au fond tragiquement) inentamée de s'interroger prométhéennement sur le pathétique de la condition universitaire.
Quant à moi, je reste, mon jeune ami, votre très humble et très dévoué serviteur, comme disaient classiquement ceux qui oncques ne voulurent servir qui que ce soit.

Juannettinolino Cornulaz-Epallaz,
professeur émérite en ergothérapologie, actuellement hébergé en atelier protégé

Chic: un Don Juan de banlieue!

Je vais me permettre de rigoler grassement. Alors que tous ces crétins étudiants ou assistants, jeunes bourgeois transis d'amour pour l'une des leurs, s'épanchent dans vos colonnes, j'ai réussi, moi-même et sans la moindre difficulté, à obtenir le numéro de Natel de celle qui court dans le parc. Je ne vous dirai pas comment, mais je suis fier de vous annoncer que mon esprit prolétarien d'entreprise a réussi là où échouent tous ces flandrins effflanqués et nantis.
Elle court, elle court, mais son pied, je l'espère, ne sera plus si ferme au moment où elle consentira à me céder et à le prendre avec moi. À mon âge, il est temps de passer de la course à pied à d'autres formes d'exercice physique, plus sédentaires. Je l'ai lu dans un journal de boulevard alémanique: entre la course à pied et la gaudriole, à un moment donné, il faut choisir. Je me fais fort de la persuader qu'elle pourrait elle aussi se mettre à varier ses activités. Et je peux vous dire que je ne vais pas me faire faute, la belle saison venue, de transformer le parc de Mon-Repos en un site savoureux de Non-Repos.

Roby Bovet,
de Bussigny

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

COMPLÉMENTARITÉ ancestrale: l'un de mes grands-pères faisait dans la culture des céréales –ce qui, à considérer aujourd'hui le devenir de la filière laitière, n'était pas un mauvais choix. L'autre avait pour réputation de ne pas savoir préparer autre chose à manger que du bircher muesli. J'hérite des deux, et, après une moisson d'été bien peu fructueuse, après laquelle, en sus, je n'ai guère su séparer le bon grain de l'ivraie, je me rappelle leurs enseignements. Parce qu'il y a là du grain à moudre, je les répète à l'intention de mes petits amis lecteurs, dont mon rédacteur en chef m'assure, pour m'encourager, qu'ils sont nombreux. Je me fais donc simple, et ne vais pas les bassiner avec le grain de cervelet, dont on ne sait pas, en général, qu'il s'agit de neurone du cortex cérébelleux, intermédiaire entre les fibres afférentes et les cellules de Purkinje. Non, j'y vais doucement.

Et je dis: «Prends-en de la graine, graine de potence et de petit voyou. Lorsque tu crois avoir un grain tant tu es fondu d'une Mimi ou d'une Jojo, d'une minette ou d'une joliette, lorsqu'il faudrait te purger avec quatre grains d'ellébore tant tu ne te sens plus toimême à force d'amour fou, essaie encore de réfléchir, comme celui qui te parle et qui a beaucoup vécu. Penses-y à deux fois avant de tenter à toute force de lui débiter des chapelets de compliments, de lui picorer ses grains de beauté puis de vouloir planter ta petite graine et de lui faire avaler un pépin. Trie le farrago en toi, fais la différence entre les cotylédons et les téguments, les périspermes et les spermodermes, nom d'une pipe, n'oublie pas ta décusculeuse interne! Sois plus intransigeant que le poète, essaie de savoir si c'est elle que tu aimes ou bien l'amour, si c'est ce «toi» ou juste sa peau: «Et j'ai pensé à toi qui as une peau douce / Comme un grain de raisin et une nèfle rousse»

Bien sûr on t'a dit que «si le grain ne meurt» la plante ne poussera pas. Tu n'es toi-même, comme moi, qu'un grain de sable dans l'immense désert de l'amour. Mais efforce-toi, avant de mourir, de ne pas faire trop de conneries. Veille au grain et salue-le. L'amour qui t'enflamme pour la Mimi que tu croises, et dont tu quémandes un mimi, n'est peut-être pas le grain de sénevé qui devient un arbre.

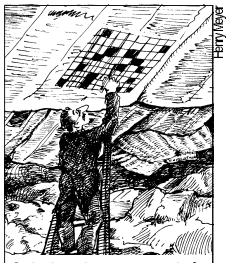
Au risque de me faire sentencieux, je rappelle que, du Père Goriot, Balzac dit que «le commerce de grains semblait avoir absorbé toute son intelligence»; et les jeunes sauvageons se font bien souvent sacripants à graine d'épinards. C'est pourquoi, de la folle jeunesse montée en graine, je rappelle le plaisant proverbe: en sa cave on n'y voit goutte, en son grenier on n'y voit grain.

Je sais bien, comme Rousseau, que la pédagogie est désespérante: «Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangère dont le vent apporta la graine: si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera.» Alors je prêche par l'exemple: moi, j'ai été irréprochable cet été, et la Mimi en question n'est pas parvenue à mettre un quelconque grain de sable dans les rouages de ma sagesse. En tout cas maintenant, on m'attrapera plus difficilement qu'on ne mettra un grain de sel sur la queue d'un moineau. Plus le moindre pépin en perspective.

T. D.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, le livre de P. Touille et A. Journe, *La procrastination créatrice*, était une pure invention.



Henry/Meyer

Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. Ruth Dreifuss – 2. unie – honorée – 3. tilleul – un – 4. helium – crépi – 5. AC (assez) – édam – en – 6. ergote – rinça – 7. épistolier – 8. Zeste – Ille – 9. LL – édifiée – as – 10. effrita – rait – 11. référendaire

De haut en bas
1. Ruth Metzler – 2. unie – elle – 3. tilleres – ff – 4. hélicoptère – 5. eu – tiédir – 6. rhumées – ite – 7. eol (ole) – titan – 8. in – Caro-le – 9. fourmillera – 10. urne – nié – ai – 11. se – pu-ce – air – 12. séminariste

LES ÉLUS LUS (LXIII)

Jouons avec nos amis les radicaux

Nous commencerons cette série par des radicaux vaudois, valaisan et genevois.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Le jeu du Christen en croix

On lit à haute voix la question d'un journaliste du *Matin* (1) à propos d'une défaite électorale radicale puis la réponse d'Yves Christen, alors président du parti vaudois:

«On vous a peu entendus sur les sujets brûlants: insécurité, immigration, qualité de l'administration…

– C'est exact. Nous avons été trop angéliques, trop «politiquement corrects», et ça, on ne peut plus se le permettre. Je note toutefois que cette attitude a contribué à améliorer notre image.»

Ensuite on laisse 5 minutes pour méditer les affirmations suivantes:

• Moins le radical s'exprime, plus il améliore son image.

• Plus son image est bonne, moins le radical a des chances de réussir.

Lorsque les règles du jeu sont bien comprises, chaque participant se met dans la peau d'un radical qui voudrait être élu et rédige une lettre de lecteur à *24 heures*. Le gagnant est celui qui exige avec le plus de détermination une diminution de l'insécurité et de l'immigration ainsi qu'une amélioration de la qualité de l'administration.

Attention! Celui qui se laisse aller à proposer la fermeture des frontières pour résoudre l'insécurité et la diminution du nombre d'employés pour améliorer le fonctionnement de l'administration reçoit une carte de l'UDC et est éliminé du jeu radical.

Le jeu du petit Pascal fédéral

Le jeu se joue avec un nombre impair de participants. Quelqu'un lit à voix haute, si possible avec l'*acch*ent de Pa*ch*cal Couchepin, deux aphorismes géographiques:

– L'Italie, ch'est un peu le Valais.

– Le Valais, ch'est un peu l'Italie.

Chacun inscrit sur un papier son nom et la citation qui, selon lui, a été prononcée par le Conseiller fédéral (2). On ramasse les billets et quelqu'un les lit. Ceux qui sont en majorité ont gagné la partie.

Attention! On évitera soigneusement, dans l'intérêt de la paix confédérale, de proposer le petit jeu qui consiste à demander à chaque participant quel est le premier mot qui lui vient à l'esprit quand on fait un rapprochement entre le Valais et l'Italie.

L'attrape Dupraz

Le meneur de jeu annonce qu'il va distribuer la même phrase (3) de John Dupraz à propos de Micheline Calmy-Rey à chacun des participants. En fait il donne à certains la phrase juste et à certains une phrase transformée.

– Si la droite était plus effrayée par ses défauts que par ses qualités, ce serait dramatique.

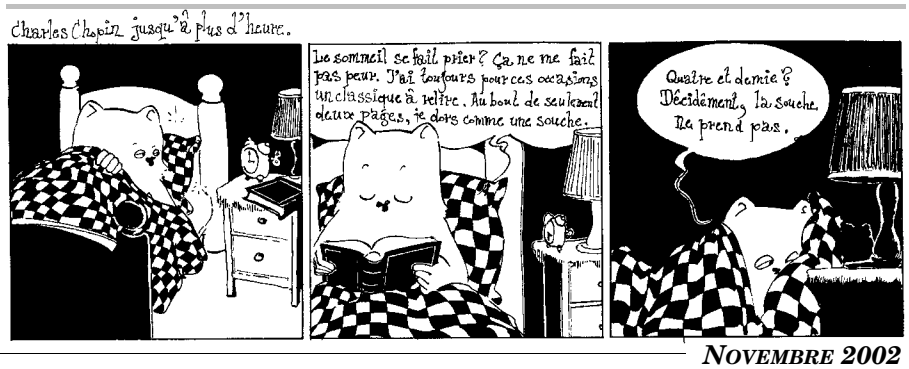
– Si la droite était plus effrayée par ses qualités que par ses défauts, ce serait dramatique.

Il leur laisse un moment de réflexion puis leur demande à chacun son tour d'expliquer «pour qui et pourquoi ce serait dramatique?»

Le jeu prend fin lorsque les participants se rendent compte qu'ils n'ont pas tous la même phrase.

M. R.-G

1) *Le Matin*, 10.3.02
2) *Le Matin*, 24.3.02
3) *L'Hebdo*, 29.8.02



Comment mal faire

TOUTES proportions gardées, la tentative de présenter un pareil ouvrage s'apparente à un des cas mentionnés. Dans un organisme parapublic, les juristes et les chargés de communication collaborent pour réaliser une brochure d'information. Résultat : cette brochure est illisible pour les clients et inutile pour les experts.

Ou bien je mentionne quelques exemples traités et je risque de faire croire, à tort, qu'il s'agit d'un simple bêtisier. Je donnerais la longue liste des collisions de navires sur des trajectoires initiales de non-collisions ; le cas de l'Andrea Doria et du Stockolm en 1956 est un des plus spectaculaires puisque tous les efforts de part et d'autre pour éviter la collision aboutissent à un choc à angle droit. Je citerais les accidents d'avion dus à des décisions inconcevables : le commandant de bord arrête le seul réacteur qui fonctionnait normalement ; pour une raison technique, alors que la piste est en vue, les pilotes retardent l'atterrissage de l'appareil qui finit par s'écraser par manque de carburant. Et puis je finirais par quelques exemples terrestres : la montre analogique aux chiffres fluorescents mais pas les aiguilles ; pour lutter contre le cambriolage, les copropriétaires d'un immeuble choisissent de ne fermer qu'un seul des deux accès ; l'usage des transparents illisibles ; des enquêtes d'opinion interne fondée sur des échantillons sans valeur (holding suisse de l'électronique, [des noms ! des noms !], de 1981 à 1990) ; etc.

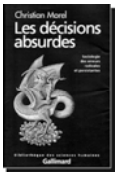
Ou bien je présente les moyens utilisés par l'auteur pour étudier les cas et je risque de faire penser, à tort, qu'il s'agit d'un ouvrage théorique et scientifique illisible. C'est ainsi que je serais obligé de dire qu'il utilise trois méthodes pour traiter des décisions absurdes : l'analyse cognitive (l'importance des erreurs de raisonnement), l'analyse collective (les situations qui aboutissent à des erreurs) et l'analyse téléologique (les décisions absurdes dues à la perte de vue de l'objectif).

Le système anticollision de l'avion de DHL a fait piquer l'avion, au moment où le contrôleur de Zurich donnait l'ordre à celui de Bashkirian de faire la même chose. S'il n'avait rien fait, selon des experts cités par la BBC, les systèmes automatiques des avions auraient évité la rencontre mortelle, en ordonnant à l'un de plonger et à l'autre de se cabrer.

À propos de la collision survenue le 1er juillet 2002 au-dessus de la rive allemande du lac de Constance, *L'Hebdo*, 4 juillet 2002

Je me contenterai de citer l'exemple de la navette Challenger (qui a explosé le 28 janvier 1986 peu après son lancement du centre spatial Kennedy) parce qu'il donne à l'auteur l'occasion d'utiliser l'analyse cognitive et l'analyse collective. Les ingénieurs qui travaillent dans l'Utah n'ont jamais étudié l'effet de basses températures sur certains joints d'étanchéité parce qu'ils pensent que la Floride a un climat californien. Pour le jour prévu du lancement, on annonce un froid glacial, les ingénieurs font alors part de leur inquiétude. La NASA au lieu de leur demander de prouver que le système des joints est fiable, leur demande de prouver qu'il n'est pas fiable. Comme ils n'ont pas de données sur le fonctionnement des joints à moins de 12°C, ils se taisent. De leur côté, les managers croient à une probabilité de défaillance d'une fusée de 1 pour 10 000 alors qu'elle est de 1 pour 100. Le manque de preuves du danger favorise la confiance des managers et l'optimisme des managers renforce la difficulté de réunir les preuves du danger. Pour couronner le tout, la décision finale de lancement se fait sous la pression des directeurs généraux des entreprises concernées.

Sch.



Christian Morel
Les décisions absurdes
Sociologie des erreurs radicales et persistantes
Gallimard, avril 2002, 320 p., Frs 41.–

Devoir de vacances scolaires

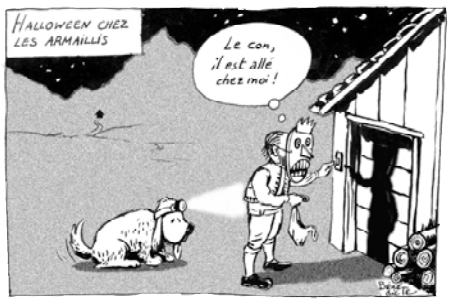
À l'aide du livre de Christian Morel, vous expliquerez comment les changements successifs de méthodes d'évaluation dans l'École vaudoise en mutation aboutissent à des situations absurdes.

Londres de lui-même

John L. Williams
Gueule de bois
Traduit de l'anglais par Dominique Wattwiller
Rivages/Noir, 2002, 206 pages, env. Frs 15.50

Dans un Londres en pleine rénovation urbaine, où le profit est devenu loi, Jeff, le narrateur, croise Frank, une amie de jeunesse. Le voici replongé dans son passé, se demandant *«pourquoi c'est si dur, maintenant, de dire "nous"»*. Jeff est *«devenu majeur entre les années punk et les années Thatcher»*. Il gagne sa vie comme disquaire. Faute de mieux, car, à l'orée de ces années quatre-vingt, ce saxophoniste enthousiaste s'est fait éjecter d'un groupe rock dont le leader, Ross, deviendra une star. Jeff survit, plutôt, grâce à la musique, grâce à sa connaissance encyclopédique, à la fois ouverte et dogmatique, des centaines de tendances qui traversent la scène rock londonienne (des centaines de notes de bas de page, du coup, traversent ce polar rock-érudit). Et il boit. Sans scrupule, avec le souvenir du poète Dylan Thomas affirmant *«qu'un alcoolique n'est qu'un type qui picole autant que vous mais qu'on ne peut pas saquer»*.
Jeff et Frank ont un point commun : le désir de vengeance contre Ross, un rebelle faisant désormais partie de l'establishment, qui l'a, elle, presque laissée périr dans l'incendie d'une villa suite à une fête de tous les excès et qui l'a, lui, privé d'une carrière musicale prometteuse. Car on ne devient pas rock star sans quelques compromissions, sans laisser quelques zones d'ombre, même durant la longue période Thatcher, *«le vainqueur des Falklands»* qui prônait libéralisme et transparence. Période au cours de laquelle la créativité musicale totale faisait que des disquaires, ce fut le cas d'un collègue de Jeff, étaient tabassés à mort pour avoir refusé de vendre des disques à la gloire des mouvements nazillons.
Difficile de suivre l'intrigue proposée par ce roman qui part dans toutes les directions. Y a-t-il une intrigue, d'ailleurs ? S'intéresse-t-on réellement aux tentatives aussi alambiquées que maladroites de Jeff et sa comparse d'obtenir réparation ? *Gueule de bois* est d'abord le tableau réaliste et affectueux d'une génération qui se voulait en révolte et qui s'est laissée glisser dans l'embourgeoisement, quand bien même certains, tel le héros, tentent de résister. *(G. Me.)*

C'est arrivé près de chez nous



Monde de la conspiration du silence

Patrick Pesnot
Meurtres en noir et crimes en blanc
L'assassinat des auteurs français au XXe siècle
Ramsay, 1983, 278 p., prix variable suivant les échoppes

LA commémoration du centenaire de la disparition de Zola aura été l'occasion, grâce à des faits inconnus lors de l'événement, d'informer le grand public de ce que les spécialistes du monde de l'ombre savaient depuis longtemps : ce fut un meurtre. Si dans la nuit du 28 au 29 septembre 1902 Émile Zola est bien asphyxié par une cheminée défectueuse, il faut savoir que le responsable, un fumiste (par profession) du nom de Buronfosse –qui avoua son crime en 1928, peu avant de mourir dans la rue d'une crise cardiaque, était membre de la puissante Ligue des Patriotes, une organisation d'extrême droite antidreyfusarde. Un siècle de black-out politique…

Pourtant, un ouvrage exhaustif traita jadis de ces meurtres d'écrivains dissimulés au nom de la raison d'État. De manière convaincante, Patrick Pesnot y établissait la vérité sur l'assassinat d'Albert Camus par un commando perdu de l'OAS, la liquidation de Montherlant par l'Opus Dei ou encore le vrai-faux suicide de Romain Gary. Contrairement à l'auteur, qui a pu faire carrière, présentant notamment tous les samedis sur France Inter ses admirables *Rendez-vous avec Monsieur X*, ce livre a connu un sort déplorable : boycotté par la critique littéraire, dont il révélait les complicités souvent achetées, il fut attaqué en justice par les héritiers de Valéry, qui contestaient ses affirmations au sujet de l'identité réelle du cadavre reposant dans la plus célèbre concession du cimetière marin de Sète. Un jugement inique aboutit au retrait de la vente : seuls quelques exemplaires échappés du pilon font leur apparition de-ci de-là chez les bouquinistes.

Un autre exemple, bien moins divulgué que celui de Zola, clôt cette liste de révélations : le 25 février 1980, au moment où il sortait du Collège de France, Roland Barthes, titulaire de la chaire de sémiologie, fut happé par une camionnette de blanchisserie. Il devait mourir quelques jours plus tard. Les gazettes se contentèrent de parler d'un banal accident de la circulation. Certains évoquèrent de manière idéaliste un possible retour du signifié à l'encontre d'un homme si dangereux pour lui. On rappela l'article «Saponides et détergents» qui avait fait la gloire de la victime quelques lustres auparavant, et qui aurait pu susciter la furie vengeresse du trust Unilever, brutalement remis en question sur le front sémiologique. Or il est établi qu'en réalité la camionnette en question était un véhicule banalisé d'observation de la DST (un «sous-marin», dans le jargon policier), chargé d'éliminer un colonel des renseignements soviétiques en mission à l'Institut finlandais, rue des Écoles, non loin de la place Marcelin-Berthelot, siège du Collège de France. Et il apparaît très vraisemblable que les barbouzes, le confondant avec l'agent du KGB, percutèrent *par erreur* le sémiologue, perdu dans ses syntagmes, comme chaque soir à l'heure de l'apéro. *(L. N.)*

Petits Mickeys et grands principes

Laidin & Fernandez
Prisonniers des Serbes
Les nouvelles aventures de Tanguy et Laverdure
Dargaud, octobre 2002, 56 p., env. Frs 19.–

On aurait dû s'en douter : le retour de la France au système du parti unique gaulliste ne pouvait rester sans influence sur la production littéraire de la République. Alors qu'ils avaient disparu du rayon des nouveautés depuis près de vingt ans, ressurgissent les Chevaliers du Cieeeeeeeeel, dans un bruit de tonneeeerre, à deux pas du soleeeeeil, comme chantait Johnny dans la glorieuse version télévisée qui fut l'événement marquant de l'année 1968. Eh oui, après Christophe, la Vespa et les maladies sexuellement transmissibles, Tanguy et Laverdure reviennent !

Ayant déjà tenté de vendre le Mirage III tous zazimuths, comme aimait à dire le Général, nos héros vont dans cet épisode «secouer le manche» du Mirage 2000 D en Bosnie-Herzégovine et en 1995. Point de subtilités géopolitiques, inutiles pour ces représentants à perpétuité de la maison Dassault, guère d'explications sur l'intervention de l'OTAN dans les Balkans à l'usage des jeunes lecteurs : il y a là des méchants et cela seul importe. C'est l'action qui compte.

Le scénario, à la limite de l'intelligible tant les incohérences et les raccords approximatifs y abondent, a été rédigé par un journaliste de TF1, «spécialiste aéronautique» chez Bouygues, ce qui montre à quel point les grandes institutions se rencontrent. Plus de menace dantesque sur la paix mondiale, plus de complot industriel qui fait chanter les démocraties, plus de courageux président Pompidou-insensible-au-mal-qui-le-ronge sauvant la France par son esprit de décision : juste quelques ombres furtives dirigées un très quelconque général Mladic, reconnaissable à sa casquette d'opérette. Le dessin, aussi appliqué qu'insignifiant, ne mérite d'être mentionné que parce qu'il renonce à l'influence de la tévé et reprend les trognes d'origine des deux pilotes, dues à Albert Uderzo qui prit la plus sage décision de sa carrière en abandonnant cette série «réaliste» pour se consacrer entièrement à Astérix. *(M. Sw.)*

Échos de la pile

Antonio Tabucchi
Il se fait de plus en plus tard
Christian Bourgois, janvier 2002, 224 p., Frs 38.40

Antonio Tabucchi
Les trois derniers jours de Fernando Pessoa
Seuil, oct. 1994, 96 p., Frs 20.30

Sur la couverture du dernier livre d'Antonio Tabucchi, *Si sta facendo sempre piu tardi*, une image… C'est une photo que Tabucchi a trouvée il y a quelques années, et qui ne le quitte pas; une image fétiche en somme.

On y voit une femme, de dos. Son dos est nu, elle a des grains de beauté. Elle est immobile, raide comme un piquet planté dans le désert. On ne voit pas ses cheveux car elle porte un chapeau de paille rond. Sa main est levée en visière semble-t-il; ou peut-être tient-elle plutôt la tête de cet homme qui est accroché à elle? Sur ce dos nu une ombre; celle que projette le bras de l'homme qui l'enlace sur ses épaules. La main de l'homme est appuyée sur son omoplate, ses doigts marquent de légères dépressions sur la peau de ce dos, ce dos nu dans le décolleté d'une robe noire.

On ne voit pas la tête de l'homme. Mais on peut penser qu'il l'embrasse… Et elle, dont le corps ne fléchit pas, dont les reins ne sont pas ployés par cet enlacement, que pense-t-elle?

– Il commence à se faire tard; – Dans trois secondes, je ne pourrai plus respirer; – Est-ce que je vais être toute barbouillée de rouge à lèvres? – Il aurait quand même pu se laver les dents…

Elle n'est là que bite d'amarrage pour un homme ayant besoin de s'arrêter; il n'y a pas d'interaction dans cet enlacement. Il n'a pas doucement posé sa main sur le haut de son genou, juste là où l'ourlet de sa robe vient mourir, alors qu'ils étaient en train de boire un café sur une place. Il était trop occupé à lire *La Gazetta dello Sport* ou *Le Monde*, et maintenant qu'il l'enlace, elle est toute raidie. Elle lui en veut un peu, elle est ennuyée de tout ça, vaguement amère.

En lisant *Si sta facendo sempre piu tardi*, on se sent peu à peu devenir comme la femme immobile sur la couverture. Le texte est formé de lettres d'hommes envoyées à une ou des femmes, et le lecteur est vite lassé par ces missives bien écrites certes, mais stériles, ennuyeuses. Ces verbiages habiles ne laissent qu'une légère empreinte, une ombre sur la peau. À aucun moment ils ne font fléchir, ne passionnent, ne caressent, n'entrent en interaction avec la fantaisie du lecteur.

Et moi lectrice, j'aimerais qu'un roman me soit une ouverture sur un monde qui n'est pas le mien. Qu'il raconte une histoire, une vraie, aussi brève soit-elle. Même légère, même courte, mais qui me bouscule, me décoiffe, incurve mes pensées. Antonio Tabucchi nous avait habitués à mieux. Alors pour me consoler, j'ai lu *Gli ultimi tre giorni di Fernando Pessoa*, qu'il a écrit en 1994, quand il racontait encore des histoires. *(A.B.B.)*

Bien rangé sur le sol irlandais

D'Eire et d'aujourd'hui

POUR découvrir ou retrouver le parfum de l'Irlande, il y a plusieurs méthodes. Faîtes brûler une motte de tourbe dans une assiette creuse, tout en siphonnant quelques bières brunes –lâchez la Guiness, tâtez de la Murphy (1)–, et très vite vos yeux s'embueront et vous croirez entendre le mélange de franche déconnade et de crincrin mal accordé qui fait les grandes soirées au pub. Sur un plan plus nettement littéraire, on peut aussi s'abonner aux sélections de la légendaire librairie Kennys de Galway (2), qui vous fera parvenir un choix de publications locales pour une somme entre 50 et 100 dollars, sur tous les thèmes, y compris la gastronomie irlandaise… Mais bon, la langue, surtout dans sa variante vernaculaire populaire, peut rester un obstacle. Paradis fiscal pour auteurs français en rébellion contre la société, l'Irlande ne fait pas qu'héberger Houellebecq. Elle a aussi produit quelques bons auteurs contemporains, qui sont parfois traduits.

Louons donc les éditions Librio pour la parution en français et en 1999 de cette sélection de nouvelles publiées à Dublin et à l'intention du large public. Le prix symbolique de cette collection (10 FF, désormais 1.44 euros) ne servira pas ici d'argument promotionnel, puisque l'addition des divers volumes correspond au final à la valeur d'échange usuelle d'un roman.

Il ne s'agit pas d'une anthologie de textes vénérables, mais d'une invitation faite à quelques auteurs d'aujourd'hui. Chacun d'eux avait pour mission de mettre en évidence l'une ou l'autre des émotions primordiales de l'être d'Eire: la séparation, les retrouvailles, l'émigration, le foot.

L'histoire de Maggie est un joli conte féministe (ce qui n'est pas peu dire par là-bas, tant le partage des tâches y relève encore des *terræ incognitæ*), plein d'indulgence et de bonne volonté. Dans le même registre, Patricia Scanlan passe au scanner dans *Mauvaises ondes* les mœurs locales au moment du vote historique sur la légalisation du divorce: enfants aux destins tordus, guerre des pétasses contre les blaireaux, et des blairelles contre les connards: tout y passe, dans une description assez enlevée des rapports familiaux.

Capitale anglophone *mais* catholique, Dublin a pour tradition d'accueillir les rejetons des pays latins pour des échanges linguistiques. Dans ce cadre qui évoque la lointaine «amitié entre les peuples», le héros de *Jésus et Billy s'en vont à Barcelone,* un jeune Catalan de bonne famille, se retrouve par erreur placé dans une famille archi-popu de Finglas (banlieue nord, pour ceux qui ont foulé la rive gauche de la Liffey ou même dépassé le General Post Office sur O'Connell Street *Lower…*). De bonne composition, le Barcelonais s'est renseigné sur le pays d'accueil: il a beaucoup lu, *«sur RiverDance, sur Bono et sur Gerry Adams»*. Quoiqu'effrayé par la consommation de fish and chips, il essaie de se comporter de la façon la plus charmante; comme chez lui, il donne le bras à son condisciple en marchant dans la rue, puis… Émotion définitive dans la famille O'Connor, chez qui plus rien ne sera jamais pareil après cette découverte assez radicale de l'altérité.

Et puis, il y a Roddy… Roddy Doyle, le créateur de la famille Rabbitte (*The commitments, The van, The snapper,* excellement illustrés au cinéma) décrit la rencontre entre deux frères qui ne sont pas revus depuis trente ans. L'un n'a pas quitté Dublin, leur ville natale; l'autre a émigré à Londres. Le premier s'est toujours cru victime du second… Magnifique nouvelle sur la mécanique du ressentiment, son autojustification permanente et son inutilité. Libre à chacun d'y voir une fable sur l'histoire et la mentalité irlandaises: un subterfuge imaginé par l'un des deux frères ennemis de se réconcilier enfin.

Un prix Nobel de littérature par million d'habitants, voilà un rendement exceptionnel, probablement sans équivalent. Certes on ne fera pas croire ici à l'émergence de nouveaux Joyce ou Beckett, mais ces petits textes sans prétentions, exempts de bavardages et d'inanités, ont le mérite d'éviter les sempiternelles vieilles lunes et de parler de leur temps et de leurs contrées avec ironie et affection.

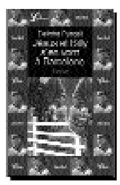
J.-F. B.

(1) Le conditionnement en cannettes produit une mousse très supérieure à l'écume résiduelle qui goutte des bouteilles, mais bien sûr rien ne vaut la *stout* à la pression.

(2) http://www.kennys.ie

Sheila O'Flanagan
L'histoire de Maggie
Librio, 2001, 84 p., Frs 3.–

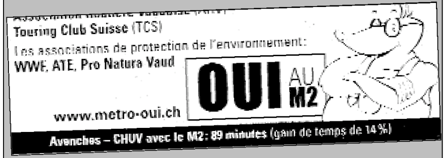
Patricia Scanlan
Mauvaises ondes
Librio, 2001, 85 p., Frs 3.–



Deirdre Purcell
Jésus et Billy s'en vont à Barcelone
Librio, 2001, 85 p., Frs 3.–

Roddy Doyle
Rendez-vous au pub
Librio, 2001, 83 p., Frs 3.–

Pub à problèmes



PARADOXALEMENT les excès de l'enthousiasme publicitaire conduisent parfois à se poser des questions.

Prenons la pub en faveur de la construction du Métro Ouchy-Épalinges que les citoyens vaudois ont acceptée/refusée (biffer la mention inutile) le ouiquende passé, pub que j'ai découpée dans la *Feuille d'Avis du district d'Avenches et des environs* (on vérifie au passage que plus le titre d'un journal est long plus son contenu est inconsistant) du 8 novembre.

Selon cette pub, quand le M2 sera construit, je pourrai me rendre d'Avenches au CHUV en 89 minutes avec un gain de temps de 14 %. Donc aujourd'hui je devrais me rendre au CHUV en 103 minutes et demie. Or en observant scrupuleusement les limitations de vitesse à 50 km/h dans la traversée des villages et en adoptant la vitesse officieuse de 100 km/h en dehors des villages pour ne pas gêner le trafic, j'arrive au CHUV par la route de Berne en 50 minutes, c'est-à-dire deux fois plus vite que prévu. À noter que lorsque le Métro sera construit, je gagnerai effectivement encore quelques minutes en parquant à Vennes, à trois stations du CHUV.

Comment peut-on expliquer cette différence? *(Sch.)*

Solution:

C'est très simple: le temps calculé postule le parcours Avenches-Lausanne en 1h20 par la ligne ferroviaire de la Broye (avec arrêt à Domdidier, Dompierre, Corcelles-Nord, Payerne (changement de train), Granges-Marnand, Henniez, Lucens, Moudon, Ecublens-Rue, Châtillens, Palézieux-Village, Palézieux, Puidoux-Chexbres, La Conversion, Pully-Nord), itinéraire fort apprécié en été par les écologistes retraités. Le M2 permettra effectivement de gagner un petit quart d'heure sur l'actuel trolleybus entre la gare CFF et le CHUV, à la fin d'un voyage improbable.

James Salter
Une vie à brûler
L'Olivier, 1999, 438 p., Frs 45.–

JAMES Salter est un écrivain terrible. Impossible d'avancer dans la lecture d'un de ses ouvrages sans finir par prendre conscience que chaque phrase, chaque mot est pesé. Rien de laborieux, cependant. Plutôt une prudence: chaque mot compte, donc il n'en faut pas un de trop. Évidemment, sur ces bases, le style est épuré.

Les textes sont pourtant éminemment accessibles: grande lisibilité, des bouquins qu'on ne lâche que lorsque les yeux, décidément, se ferment. Mais, la dernière page tournée, on a le sentiment contradictoire d'une lecture aisée et d'une espèce d'essorage intellectuel. On reprend donc, à la première page, parce que le sentiment confus est là qu'on a raté quelque chose.

Dans le paysage littéraire américain, ça change. Face aux romans efficaces, mêmes ceux aux constructions recherchées, mais que l'on sent construits (comme ceux de Joyce Carol Oates), Salter détonne.

D'abord, il écrit peu: 9 ouvrages en 40 ans. Parmi eux le très très admirable *A Sport and a Pastime*, classique au point de voir ses passages les plus érotiques cités par John Irving dans *A Son of the Circus*.

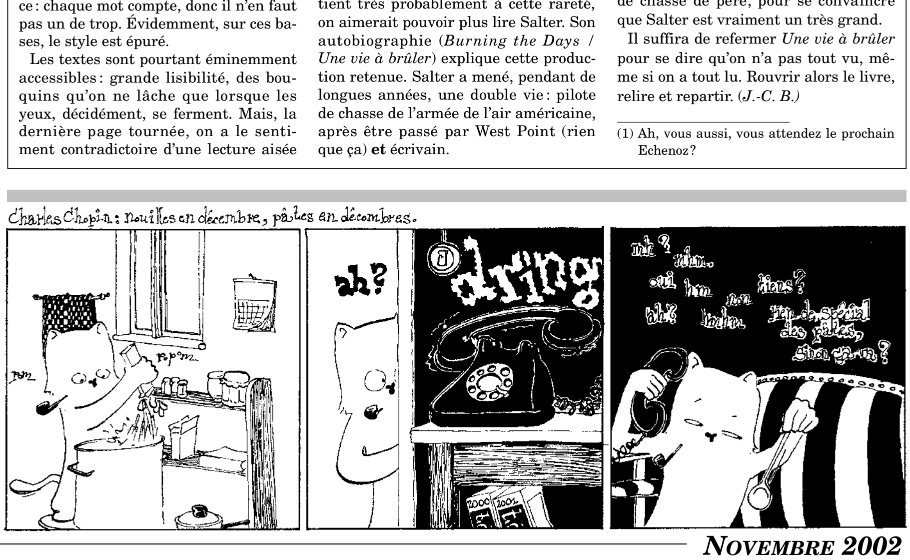
Production limitée: frustration du lecteur (1). Même si on sait que la qualité tient très probablement à cette rareté, on aimerait pouvoir plus lire Salter. Son autobiographie (*Burning the Days / Une vie à brûler*) explique cette production retenue. Salter a mené, pendant de longues années, une double vie: pilote de chasse de l'armée de l'air américaine, après être passé par West Point (rien que ça) **et** écrivain.

Simultanément, donc adrénaline, testostérone, violence, technologie, mort (à la Guerre de Corée et ailleurs) et lutte avec les mots, parce qu'écrire comme l'écrit Salter n'est pas juste quelque chose que l'on fait le soir, à la veillée, même si, techniquement cela se passe ainsi. On sent bien que, au moment même où il cherche les balises évasives de la base aérienne française sur laquelle il doit poser son F-104, Salter trouve les mots qui décriront sa tension et son angoisse, sans plus, mais pas moins non plus.

Il suffira de lire ou de se souvenir du *Great Santini* de Pat Conroy, relatant, pas trop mal, ma foi, la vie de son pilote de chasse de père, pour se convaincre que Salter est vraiment un très grand.

Il suffira de refermer *Une vie à brûler* pour se dire qu'on n'a pas tout vu, même si on a tout lu. Rouvrir alors le livre, relire et repartir. *(J.-C. B.)*

(1) Ah, vous aussi, vous attendez le prochain Echenoz?



À bonne distance

ALAIN Klingler, auteur-compositeur-interprète, laisse paraître son deuxième album *Cercles d'amis*. L'occasion pour moi, pour vous, de le rencontrer autour d'un abécédaire taillé dans le costume lettré de son disque.

C'était le 25 juillet, nous étions dans un petit jardin près du Bassin parisien, en cercle autour de la petite table, à bonne distance, le micro ouvert à ses paroles, moi dans le rôle de la relance et Bénédicte en mangeuse de tête. Alain Klingler, ne pouvant plus reculer, annonce sur un ton tiré d'un film de Rohmer : «J'ai une tête épouvantable». Nous sommes prêts pour le rendez-vous.

A comme Absents «Les absents ont toujours raison» : C'est loin d'être un jeu de mots pour moi. C'est une chanson que j'ai écrite à la fin d'une histoire, parce que je trouvais qu'à prolonger les *patati et patata*, les paroles inutiles, on y perdait. La posture à avoir c'était le silence. Et que les preuves d'affection se passaient aussi de commentaires. Et donc que les absents, ceux qui se taisent, ont raison.

Cette chanson c'est : tu veux des preuves et tu n'en auras pas puisqu'il n'y a rien à prouver si ça ne fonctionne plus : *Parce que c'est toi et parce que ce n'est plus moi*.

B comme Bancals «Les amours bancals nous font tenir debout» : *Bancal* est un texte de Gérard Poli qui m'a enthousiasmé. J'ai eu envie de le mettre en musique. Sur quatre chansons on a travaillé ensemble. Je n'arrive pas à écrire comme il écrit. Il apporte une sorte de fraîcheur. Je trouve des musiques que je ne trouverais pas sur mes textes.

Les amours bancals / Ca sent le caoutchouc / Galanterie minimale / Contre les mauvais coups

C comme Cercle «Je m'ennuie dans les cercles» : Une phrase de Cocteau dit «Prenez un cercle et caressez-le ! Il deviendra vicieux». Cette chanson, *Cercles d'amis*, s'est un peu imposée d'elle-même. Des amis (!) m'ont dit : «Il faut que tu la mettes dans ton album». Tout le monde se sent un peu concerné. C'est horrible d'ailleurs. Il y a des gens qui me disent «Tu as dû écrire ça quand tu étais avec nous… dans nos soirées.» Alors je dis non (rires), mais oui (rires). Oui c'est une chanson sur cet ennui-là dans les cercles d'amis. Il y a une phrase de Renaud Camus aussi que j'aime bien qui dit «Restons amis, ne faisons pas connaissance !».

Depuis un an, je suis un peu exilé. J'aime quand les choses restent à bonne distance.

D comme Distances «Tu aurais dû t'entraîner sur de plus longues distances» : *Marathon Man* est l'histoire de quelqu'un qui n'a pas aimé, ce qui me paraissait la chose la plus affreuse qui puisse arriver. Des gens qui avaient eu une grande consommation sexuelle et qui ne s'étaient jamais fixés à quelqu'un. Je me disais *tu cours, tu cours, et c'est toujours la même angoisse*. L'idée d'apnée aussi et puis ce gimmick avec le souffle qui a fait la chanson. Je suis content de cette chanson, des arrangements aussi, on dirait un cirque itinérant.

L'album s'est fait grâce à une amie chanteuse (Sophie M.-R.) et qui un jour m'a dit «Tu t'ennuies un peu là dans ton cercle de la chanson française», j'ai dit «Un peu». Elle m'a dit «Mais moi aussi, alors du coup, j'ai décidé de me mettre en informatique musicale». Je dis «Ah bon !». Je savais même pas me servir d'un traitement de texte, ça me paraissait bien compliqué. Elle m'a montré et trois jours après je m'y suis mis et j'ai fait «Cercle d'amis» en un quart d'heure, en apprenant à me servir de l'ordinateur. Et très vite, je me suis mis à travailler dessus et j'ai fait les arrangements, j'ai écrit toutes les parties des musiciens. Et après, je les ai fait jouer par des musiciens en studio. L'album s'apparente à un film, j'ai enregistré des scènes, j'ai enregistré des musiciens, et après j'ai tout recoupé, recollé. J'ai fait un montage après tout ça. J'ai fait mon marché comme on dit. On savait ce qu'on allait faire. Mais après par contre, sur le son de chaque chanson, sur les prises des voix, on a essayé beaucoup de choses. Et en même temps les choses sont sur une fois aussi. Énormément de chansons de l'album ont été faites en une prise. Mais pour arriver à cette prise-là de voix, on en a fait plusieurs. Sur *32 décembre*, je voulais que ce soit enregistré en une fois. Alors par moment, je chante un peu faux. Mais on a laissé comme ça, je ne voulais pas refaire. C'est un album «Dogme». Par moment, c'est le dogme (rires).

E comme Ennemis «Quand je vois tes amis, je préfère mes ennemis» : Il faut traiter ses ennemis comme ses amis. Peut-être la frontière est floue. Un ancien ami se révèle vite un bon ennemi. L'album au départ devait s'appeler *Détaché*.

F comme Fatigué «Notre amour fatigué, c'est beau tout comme…» : C'est une chanson sur l'imposture. *C'est beau tout comme…* j'adore cette chanson. J'ai eu le texte (de Gérard Poli), j'ai fait la musique en deux jours et j'ai enregistré une semaine après. J'ai écrit en fonction de ce guitariste qui allait venir en studio. Il s'appelle Michel Aymé, il est formidable, il a joué avec Art Mengo, avec les Rita Mitsouko.

G comme Galère «En bateau gonflable, et vogue la galère» : Je ne connais pas ce sentiment-là. *Transatlantique* est une chanson qui s'adresse à la personne

Portrait d'Alain Klinger, par Bénédicte Thiémard

nelle. Cette histoire de bateau gonflable. Des fois des amis me disent : «J'espère que ça va bien marcher parce que de galérer depuis des années…». Je n'ai pas l'impression de galérer du tout, moi. Il faut du temps pour faire des choses, c'est un parcours. Il a fallu deux ans pour faire ce disque. Je m'amuse, je vois des gens, je voyage, je suis quelqu'un de très lent. Le temps de rêvasser. Je suis du Sud. Je suis une feignasse comme on dit. Mais comme toute feignasse, je travaille beaucoup.

J'ai plein d'autres amis chanteurs qui se sentent eux dans des galères. Dix personnes dans la salle, c'est galère. Moi je trouve merveilleux que dix personnes soient venues. C'est incroyable ! J'ai joué à Avignon, il y a quatre jours, devant quatre-vingts personnes. Comment quatre-vingts personnes ont décidé d'être là au lieu d'être dehors, chez eux, au cinéma. Par quelle magie ? Je suis toujours étonné !

C'est vrai que c'est plus facile quand il y a mille spectateurs. C'est moins fatigant. Dans les petits lieux, les gens sont mal assis, leur attention a tendance à se disperser. On le sent quand on chante, qu'il faut être là, qu'il faut tenir les gens, et en même temps, je ne vais pas m'asseoir sur les tables pour me signaler. C'est un drôle de truc, mais c'est une très bonne école !

Transatlantique est une chanson qui s'adresse à la personne avec laquelle je vivais qui avait peut-être ce sentiment de galère. Comme *La vie d'artiste* de Léo Ferré : «Notre pitance incertaine». Ça va un peu mieux que Léo Ferré à cette époque-là !

H comme Hospitalité «Cette hospitalité d'agent immobilier» : *C'est beau tout comme*, on en revient toujours à l'imposture. C'était Lacan qui disait «L'habit fait le moine».

Le texte de Gérard Poli est très bien foutu, tout y est. *La convivialité des salons de coiffure*, ces choses qui sont toc !

I comme Illusion «Pour l'illusion d'un bonheur» : Qu'est ce qu'on ne ferait pas pour le bonheur d'une illusion ? *Je me suis fait une déraison*.

J comme Jet-set «Je t'aime et je te jet'set» : Quand j'enregistrais mon premier album en 1996, je dormais chez des amis qui fréquentent une jet-set à Cannes. Avec des gens qui sont décorateurs, milliardaires. J'étais frappé de rencontrer des gens pas très intelligents. C'était rigolo, on allait au casino et tout le monde avait la pêche. J'y allais en ethnologue. C'est une bonne expérience. Tu dis «Je suis chanteur», d'un seul coup, ils ont l'impression que c'est Elton John; après ils doivent se rendre compte que ce n'est pas Elton John et ils ne te rappellent pas. À un moment quelqu'un a dit «J'habite ici sur la Côte-d'Usure». C'était tellement au-delà, absolu. Ca m'a vraiment donné envie d'écrire *Vacances Jet-set*.

K comme Klingler : Ah là là ! Oui… Non, ma maman m'avait dit : «Tu trouves pas que c'est un peu compliqué.». Romain Didier m'appelle Klin-Klin. On dit Klingler (klainglère). C'est d'origine alsacienne. Les familles etc., j'ai horreur de ça. Forget !

L comme Liberté «Ton rêve de liberté, c'est beau tout comme, les 500 mètres carrés, du parvis des droits de l'Homme» : Une belle illusion. Ça me fait toujours rire, ces chansons sur la liberté, tous ces trucs affreux.

Jusqu'à présent je suis libre artistiquement. Je fais ce que je veux. En écrivant mes chansons, en faisant mes arrangements, en produisant mes albums, en choisissant qui sera dedans, je suis responsable de cet album. J'écris de nouvelles chansons, je pense déjà à un prochain disque. J'ai envie de continuer.

Ç'a été important de rencontrer les Louves (Catherine Atlani et Marie-Pierre de Porta), ces deux femmes du *Loup du Faubourg*. Enfin dans ce silence, il y a eu quelqu'un qui a décidé de prendre ce disque, de le fabriquer, de prendre un attaché de presse, de le défendre. C'est émouvant. J'étais tout seul. En espérant que ça fasse des ronds dans l'eau.

M. comme Métier «La joie et la souffrance, C'est un métier de vivre» : Ce n'est pas un métier de chanter… c'est une activité on va dire. C'est «Un métier de vivre», je ne fais que reprendre le titre de Pavese.

Pendant longtemps, les autres voyaient plus pour moi ce que j'avais envie de faire, ce que je ne m'autorisais pas à faire. J'avais commencé à écrire des chansons et je les chantais. Au bout de deux ans, des gens qui avaient une cassette sur laquelle j'avais mis quatre chansons m'ont dit : «Tu vas chanter dans un festival, ils (les programmateurs) ont adoré». Quand ils m'ont contacté pour le festival, je n'avais que cinq chansons, il en fallait au moins quatorze pour présenter un spectacle. Ils m'ont demandé : «Est-ce que tu as un spectacle ?», j'ai dit : «Oui oui bien sûr !». À partir du moment où j'avais dit oui et que la date était posée, il n'y avait plus qu'à écrire les chansons. À partir de là, j'avais un spectacle. Jean Guidoni à qui j'avais fait écouter ces chansons m'a dit : «Tu sais, tu vas chanter, tu vas faire des concerts». Effectivement. Les choses se sont enchaînées comme ça. J'allais dire plus souvent qu'à mon tour. Puis un moment, je me suis dit : «Je suis chanteur». Ca demande une discipline, de travailler sa voix, le piano. Il faut beaucoup travailler pour arriver à un résultat qui serait convenable.

Les choses sont arrivées par les autres. En même temps, j'ai du mal avec ça, je ne lâche pas du tout prise. Sinon je serais dans un état contemplatif. Barbara disait «L'essentiel c'est d'avoir écrit cinq chansons et de savoir les faire vivre».

N comme Normopathes «Pour le bonheur des normopathes» : J'avais entendu dans une émission une artiste, une amie d'Higelin. Elle parlait des normopathes, le nom que donnent les gens à l'intérieur d'un asile pour ceux de l'extérieur. Ca m'avait plu cette pathologie de la normalité.

O comme Omission «Nos preuves d'affection se donnent par omission» : Je suis obsédé par le titre d'un album de Gérard Manset qui s'appelle «Rien à raconter». Un album où il n'y a rien à dire. Effectivement dès qu'on ouvre la bouche, c'est qu'on a un problème. L'omission, se taire, c'est la voie de la sagesse. C'est peut-être plus facile sur scène de dire qu'on n'a rien à dire.

P comme Patati patata «Patati et patata, chuchotis et chuchotas» : Mes chansons ne racontent pas forcément d'histoires, c'est plutôt une espèce d'état. Lire un roman ne m'intéresse pas. J'adore les journaux intimes et mes chansons me font penser à des journaux extimes.

Q comme Quilles «Se tirer du jeu de quilles, quand on passe aux aveux» : Quitter, se détacher du patati et patata. Depuis plusieurs années, je passe mon temps à des ruptures. Moins coupable, moins menacé de coupures, donc pouvant en faire.

R comme Rose «Pour un contrat faustien, tu portes un deuil en rose» : Cette personne était séropositive. Elle avait passé son temps à n'avoir que des aventures d'un soir ou d'un quart d'heure. Il est arrivé à 45 ans en n'ayant jamais eu d'histoire. Dans la chanson je dis *Qui n'a pas aimé… À qui donc s'adresser ? Qui va dédommager ?* À quel bureau des causes perdues ?

S comme Savoir-faire «Ces sentiments sincères, C'est tout un savoir-faire» : Le faire savoir… C'est le fameux truc de Brel, quand il s'est senti dans le savoir-faire, il a arrêté de chanter. Ca me fait très très peur. Là-dedans, il y a peut-être Souchon qui me surprend encore. *Tu fais le nécessaire, J'y mets mon savoir-plaire*. Il y a très vite un système.

Le savoir-faire, je ne sais pas !

T comme Terrasse «Je t'attendais à fonds perdus, aux terrasses des cafés déserts» : J'adore les terrasses des cafés. C'est mon occupation favorite. Pour écrire, pour parler, pour lire, pour ne rien faire. Quand je voyage, je n'imagine que ça, je m'en fous des musées. Quand je suis face au port de Sanary-sur-Mer, face au port de Marseille, face au port de Cassis : ça va !

Pour *Un ange à ma table*, j'ai fini le texte sur la musique que j'avais faite, mais il y a toujours le texte au départ de tout, et avant même le texte, il y a toujours le titre.

U comme Usure «À Cannes la braguette, Sur la Côte-d'Usure» : Je suis content d'être parti du Sud. Dans le Sud, il y a un relâchement, je crois que très vite, sur les terrasses des cafés, sous le soleil qui déforme tout, on n'a plus d'ambitions intellectuelles.

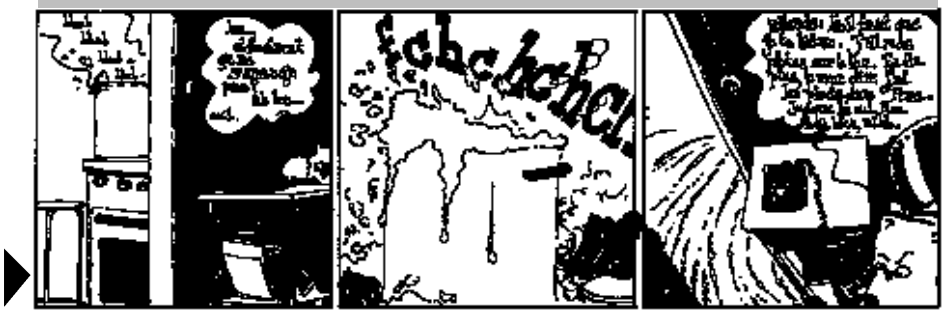
Je suis fatigué en ce moment, mais pas usé. C'est peut-être une question de solitude, ce disque-là dit un peu ça et s'achève par *32 décembre* qui est quand même le jour de trop.

V comme Victoire «Vos victoires de la musique, c'est gentil… mais merci» : C'est une victoire de finir cet album. Avec tout ce que j'ai eu comme problèmes, oui c'est une petite victoire.

W comme Wanna be «On est des wanna be, on est des V.I.P. !» : Il y a les has been, donc il y a les wanna be, ceux qui sont en devenir.

Propos recueillis par L. S.

Alain Klingler
Cercle d'amis
Septembre 2002, Le Loup du Faubourg/distr. Disques Office, n° 816712. Voir aussi le site : www.leloupdufaubourg.com



Regarde-la, ma Ville: elle s'appelle La Chaux-de-Fonds

LA Chaux-de-Fonds, cela se sait, est un objet de culte pour ses habitants et d'étonnement pour les autres. «Ah, tu viens de La Chaux-de-Fonds…» puis silence plein de sous-entendus. Là, j'hésite toujours, ayant envie de demander: «Oui, et alors?» Mais comme mes parents me l'ont maintes fois dit, on ne pose pas de questions, ce n'est pas joli. Parfois les choses se font plus précises: «Ah mais on n'est pas à La Chaux-de-Fonds, ici ce n'est pas possible…» Oui, c'est vrai et bien connu: à La Chaux-de-Fonds, on aime faire des choses très originales et pas possibles ailleurs. Il n'y a qu'à voir le nom de ses rues. Rue du Progrès, rue de l'Industrie, rue de l'Émancipation, rue de la Paix, boulevard de la Liberté, cela donne tout de suite le sentiment qu'un vent d'Est a soufflé sur les esprits.

D'un côté les ouvriers et les artisans, anarchistes, communistes, socialistes; de l'autre une certaine aristocratie industrielle, grandes familles d'ingénieurs, ayant fait fortune en inventant qui un ressort, qui un échappement. Chacun de son côté et dans son style s'efforça d'inscrire dans le tissu urbain chaux-de-fonnier les signes de sa présence. Les uns par les villas de maîtres, le théâtre, la salle de musique, les autres par les logements ouvriers, les abattoirs modernes et même une sorte de petit phalanstère; et tous ensemble bâtirent une ville moderne à l'américaine, avec de jolies rues larges, toutes droites qui se coupent les unes les autres à angle droit.

Avec son livre d'aquarelles, *La Chaux-de-Fonds, Ville hors du temps*, Maoro contribuera certainement à perpétuer le regard perplexe, attendri au mieux, interloqué le plus souvent que les gens portent sur La Chaux-de-Fonds. Son sujet, ce sont les maisons, les maisons des riches barons de l'horlogerie et les humbles maisons des ouvriers. Maoro, Mauro Frascotti de son vrai nom, est un petit-fils d'immigré, son grand père italien, déserteur fuyant la Grande Guerre, est arrivé là dans les années vingt. Ces maisons muettes qu'il peint avec minutie et précision existaient déjà certainement toutes à cette époque. Elles sont là, actrices immobiles et coquettes parfois. Elles auraient l'air bien sages et paisibles si les ciels de Maoro n'étaient pas si menaçants. Traînées grises, nuages lourds, il y a un peu de soleil sur les façades, mais on le pressent, il ne va pas s'attarder, ou bien le ciel est d'un bleu dur qui promet la bise, et la migraine pour certains. Parce qu'il ne faut pas l'oublier, si les Chaux-de-Fonniers rêvent ainsi leur ville, c'est pour oublier qu'elle est dure et âpre, avec ses longues rues d'est en ouest qui sont des couloirs à vent et à bise, son chômage et ses crises horlogères.

«Non, cette ville n'est pas qu'obéissance à sa légende, ses murs ont des élans vers l'imaginaire, des affirmations différentes, des désirs de beauté échappant au diktat des tic-tac.»

Jean-Bernard Vuillème qui signe l'introduction est lui aussi à sa manière un des grands artisans du rêve chaux-de-fonnier: *«Qu'un peintre et un dessinateur ouvre les yeux assez grand et les lève assez haut pour illustres l'inanité des clichés classant à jamais cette ville au rayon des laideurs intéressantes et originales en tant que témoin du totalitarisme horloger, car pour toujours ses habitants, fatal et admirable atavisme vivraient alignés dans des usines sous le règne de la précision et le joug de la productivité, et dormiraient derrière de tristes façades avant de retourner à l'usine. Non, disent les maisons de Maoro, cette ville n'est pas qu'obéissance à sa légende, ses murs ont des élans vers l'imaginaire, des affirmations différentes, des désirs de beauté échappant au diktat des tic-tac. Son visage en témoigne».*

Alors La Chaux-de-Fonds, ville rêvée ou ville de rêve, ville hors du temps ou de son temps? La discussion est ouverte. Les esprits curieux et ouverts n'auront de cesse de se faire offrir ce petit livre et d'aller découvrir sur place, les maisons illustrées et les autres, guidés par la table des matières qui précise l'adresse exacte de chaque bâtiment.

A. B. B.

Maoro
Texte de Jean-Bernard Vuillème
La Chaux-de-Fonds, Ville hors du temps
Ed. du Magouli, La Chaux-de-Fonds., octobre 2002, 52 p., sans prix

Charcuteries scandinaves

LES guides touristiques nous apprennent que les Norvégiens figurent parmi les plus grands consommateurs au monde de pizzas. Introduit sur le cercle polaire il y a trois décennies au plus, le disque de pâte assaisonné et surgelé y est devenu le symbole de l'alimentation vite préparée et abordable. L'omniprésente chaîne Pepe's Pizza en présente des variantes intéressantes: pizza Tropicale à l'ananas, pizza Thaï-Chicken au poulet satay-coriandre, pizza Rio Grande aux poivrons jalapeños et aux tacos, etc…

Ce puissant syncrétisme culinaire se retrouve dans la petite brochure diffusée il y a deux ans par l'office d'information en faveur de la viande. Dans cet ouvrage en quadrichromie distribué dans les meilleurs supermarchés de Kristiansand à Vardø et entièrement voué au culte de la saucisse, on découvre tout d'abord les 19 variétés norvégiennes de viande hachée en boyau. En réalité, elles se résument à de simples variantes de forme, du petit doigt pour l'apéritif au joufflu cervelas à embrocher, en passant l'étroite petite viennoise ou la massive francfortoise. Les couleurs sont au nombre de deux (blanchâtre ou beigeasse); la texture varie entre le flan et la gélatine (ni morceaux sous la dent ni graisse visible, Toulouse et Payerne sont aux antipodes); et le goût est unique, dans tous les sens du terme.

Avec une matière première aussi insipide, il fallait à l'Opplysningskontoret for Kjøtt (prononcez chieutte) une imagination galopante pour parvenir à éditer un mini-livre de recettes: deux pages auraient suffi, s'écrie le lecteur amateur de choucroutes et de commémorations patriotiques: la saucisse est bouillie ou grillée, Schlusspunkt.

Que nenni gar nicht! Certes, notre faible maîtrise de la langue du roi Håkon nous empêche de savourer le détail de toutes les formulations, mais les images et les posologies (on n'ose guère parler ici d'ingrédients) s'avèrent faciles à comprendre, et la démarche gastronomique se révèle vite fascinante.

Seules quelques potées aux choux et aux oignons agrémentées de rondelles de chair en boudin ressemblent vaguement à des plats autochtones. Pour le reste, le sémiologue alimentaire repère très vite l'existence d'un *système* à articulation simple, mais à la combinatoire pratiquement infinie: tout va avec tout et réciproquement. Au fil des pages défilent ainsi les saucisses-spaghetti avec sauce pizzaïola, le boudin blanc nappé de pesto ou la minestrone à la saucisse-cocktail, qui toucheront certainement les Italiens, peuple sensible et à coup sûr touché de voir sa civilisation remonter si loin en direction du pôle. Les rapprochements géographiques les plus éloignés ne sont pas les moins fréquents: chili con chipolata, wok à la bratwurst, ratatouille de schublig, quiche au cheddar et krakauer et même un transcontinental jambalaya charcutier. Après de longues recherches lexicales, les spécialistes ont cru reconnaître la moussaka égéenne derrière les *gratinerte pølser med aubergine*. Pourtant, la cerise sur le gâteau –expression qui se dit en nynorsk ou en riksmål, incroyable mais vrai, «le raisin dans la saucisse»– est atteinte en fin de recueil avec –vous l'attendiez tous– la pizza à la saucisse et à l'ananas!

Gratin de hot dogs. Composition: pølser, pølsebrød, persille, sennep, ost. On peut varier avec hakket løk et chilisaus ou eple et karri.

Évidemment, une telle obsession pour la saucisse pourrait pousser à une banale lecture freudienne, surtout concernant un pays où le fait de serrer la main à quelqu'un s'apparente au racolage actif le plus dévergondé. Conformément à la vocation scientifique de *La Distinction*, nous préférons voir ici une remarquable réaction aux défis du monde moderne, une sorte de réponse hyperadaptative aux exigences de la mondialisation.

Les Norvégiens sont vus comme d'affreux mangeurs de baleine? Voici qui prouve qu'ils se nourrissent de la même manière que l'ensemble des autres peuples du monde. La Norvège passe pour une nation sans cuisine? Plutôt que de se lamenter sur cette inexistence culinaire, on choisit de naturaliser toutes les cuisines au moyen d'un plat peu onéreux, qui permet au commun des mortels d'aborder les frissons de la cuisine *fusion* que l'on croyait réservée au gratin. *Skål!*

C. S.

Minikokebok Pølser
Oslo, Opplysningskontoret for kjøtt, 2000, gratuit

Devoir de souvenir d'expo.02

Bienne, automne 2002

Vie et mort des institutions

L'enseignement, une activité purement alimentaire?

Pédagogie
La formation des maîtres s'inscrit foncément dans des courants pédagogiques. Certains de ces courants vont persister, d'autres feront long feu; certains ont été bien accueillis, d'autres ont offert le flan à la critique…

Séminaire Pédagogique de l'Enseignement Secondaire 1960-2002, **Lausanne, juin 2002, p. 20**

Devoir de souvenirs de vacances

Écosse, été 2001

Le chameau rote (11)

Burb !

ET la chèvre broute encore. Elle en a marre, mais elle broute cette herbe qui a toujours le même goût. Comme ses 63 033 congénères en Suisse, dont 2 423 dans le canton de Vaud, elle broute. Comme les 50 116 chevaux, dont 4 501 dans le canton de Vaud. Comme les 1 611 351 bovins, dont 121 669 dans le canton de Vaud. Comme les 419 995 moutons, dont 17 973 dans le canton de Vaud. Heureusement que les 1 547 711 cochons, dont 45 098 dans le canton de Vaud et les 6 807 885 poules, dont 661 327 dans le canton de Vaud ne broutent guère. Vous avez remarqué ? Si on se fie aux chiffres du Service cantonal de recherche et d'information statistiques (*Numérus*, octobre 2002), il y a presque autant de poules que de gens en Suisse, puisque nous sommes 7 261 200, dont 626 200 dans le canton de Vaud. Encore un effort, les poules ! Vous êtes déjà plus que les Vaudois…

La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb ! Mais revenons au chameau qui, couplé au dromadaire, devient chamadaire. Une bosse et demi. Et dans le demi, il y a la moitié de l'entier. Oh ! yeah, oyez.

Dans son Message concernant l'initiative populaire au sujet de l'interdiction de l'absinthe du 9 décembre 1907, le Conseil fédéral explique que seuls deux cantons sont fortement favorables à l'interdiction de la fée verte. L'un de ces deux cantons est le Valais. Le Conseil d'Etat du Valais s'exprime comme suit au sujet de l'initiative : *«Nous sommes loin heureusement d'être l'un des cantons suisses où l'usage de la verte liqueur soit le plus répandu. Pays de vignoble, nos préférences vont aux excellents crus de nos coteaux, qui nous fournissent une boisson plus saine que le toxique distillé, quelque allongé que fût celui-ci. Mais il faut compter avec le prix de la marchandise, qui est ici en rapport avec sa qualité. Il est notoire, en effet, qu'à dépense égale le consommateur pourra, en recourant à l'absinthe, s'offrir le luxe d'une quantité de boisson rafraîchissante, – si l'on peut donner ce nom à une substance aussi nocive, – bien plus considérable qu'il ne le pourrait en faisan du vin son breuvage ordinaire. De là pour le consommateur pauvre et peu aisé la tendance à recourir à des boissons moins dispendieuses. De là l'usage toujours plus répandu de la bière, de là aussi la propension à une consommation toujours plus accentuée de l'absinthe, qui se fait déjà remarquer dans certaines parties de notre canton. Et que tend à généraliser encore l'exemple donné par les ouvriers étrangers qu'attirent chez nous les nouvelles industries implantées sur notre territoire, et dont la préférence pour la pernicieuse liqueur est un danger insinuant pour le travailleur indigène. Au point de vue valaisan, nous avons donc intérêt à voir l'initiative aboutir à ses fins.»*

La morale de cette histoire ? *La Tour de Garde*, bimensuel des témoins de Jéhovah, est traduit (notamment) en ourdou, marathi, amharique, bichlamar, bicol, cebuano, chichewa, pidgin, télougou, venda, twi, tswana, tsonga, gujarati, éwé, ga, igbo, malayalam, pangasinan, sranan tongo, papiamento et j'en passe. Parmi les 144 langues dans lesquelles cette bondieuserie est traduite, on remarque le wallis, ce qui doit être l'idiome des politiciens du Vieux pays. Voilà sûrement pourquoi Couchepin a tant de peine à s'exprimassionner en français : ce n'est pas sa langue maternelle ! S'il avait bu plus de fée verte et moins de fendant, il n'en serait peut-être pas là.

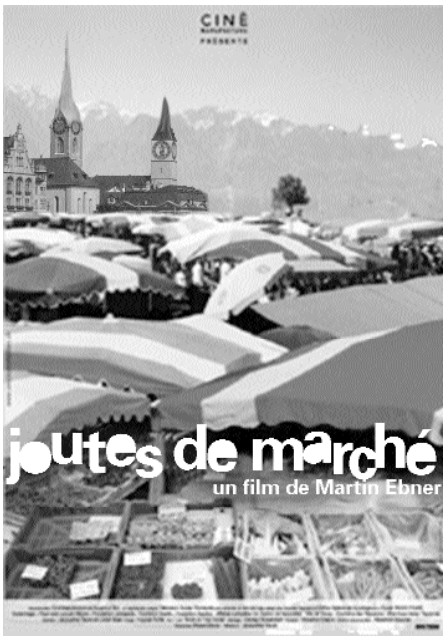
C'est ainsi que le chameau rote (burb !), tandis que la chèvre broute, tête chercheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri ?

Ainsi va la vie. *J.-P. T.*

Et le réalisateur cria «Action !»

CE documentaire d'une grande sensibilité rend hommage à ces gens qui, à la Bourse de Zurich, font les marchés. Un film magistral, qui aura peut-être bientôt valeur d'archive.

Passant pour la première fois derrière la caméra, Martin Ebner livre, avec *Joutes de marché*, un film bouleversant sur ces hommes et ces femmes qui ont fait le choix de boursicoter : rentiers, hommes d'affaires, simples amateurs, spéculateurs et autres représentants de fonds de pension. Avec une tendresse infinie, il filme leurs gestes, témoignage d'un temps bientôt révolu : empoignades, regards angoissés sur le tableau des cours, cris de vente ou d'achat… C'est tout un savoir-faire qui disparaît, car comme le disent nombre d'entre eux à la caméra, leurs enfants ne vont pas reprendre le flambeau. En effet, ce qui frappe très vite à la vision du film d'Ebner, c'est la décrépitude de ces passionnés, vieillis avant l'heure, usés, fatigués. Martin Ebner, en documentariste de talent, a su capter avec une intensité somptueuse ces mains grabataires ou cupides s'arrachant des paquets d'actions.



Noël en gris

L'image, soignée loin de tout académisme, prend le parti de montrer sobrement les innombrables nuances de gris de ce microcosme en voie de disparition. Car comme le dit un des protagonistes, *«Avant, en une journée, on gagnait dix fois le salaire mensuel d'un employé de commerce, mais maintenant ? C'est tout juste si j'arrive à acheter une Porsche à mes enfants pour Noël.»* S'ils continuent néanmoins, c'est par passion et par dégoût du contact avec les gens ordinaires, même s'ils concèdent que par temps froid ou pluvieux, ils ont moins de plaisir à se rendre à la Bourse. Difficile de retenir ses larmes à la vue du sacrifice de cette vieille Anglaise, qui fait vivre toute sa famille (restée en Birmanie) dans le luxe en manœuvrant pour faire monter le cours des actions de leur entreprise de textile.

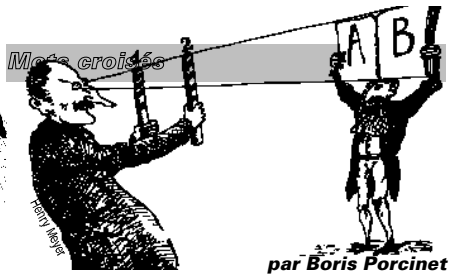
Un regard d'ethnologue désabusé

En pleine époque de bouleversements profonds, ce film a donc valeur de témoignage. Martin Ebner s'y révèle excellent ethnologue, certes un peu nostalgique, mais comment ne pas partager ses regrets face à la disparition progressive d'un pan aussi important de notre culture ? Au son de la cloche de clôture, alors que le film se termine par un magnifique travelling latéral sur un lingot d'or, Martin Ebner conclut avec ce constat amer : *«La globalisation a-t-elle condamné ces gens à disparaître ? Je crains que oui. Et pourtant, j'ai donné ma vie à la Bourse.»* La solution s'appelle-t-elle taxe Tobin des bois ? C'est ce que, subtilement, Martin Ebner semble vouloir signifier dans ce film à la fois tragique et magnifique, ode dérisoire et pourtant essentielle au bon vieux temps des finances.

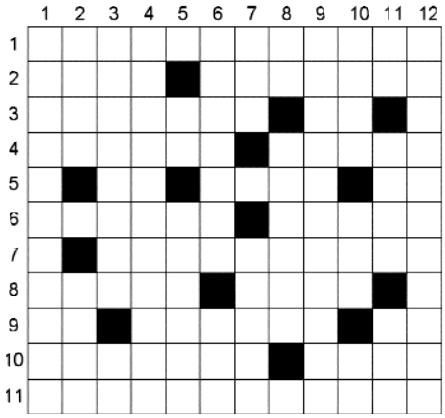
A. F.

***Réalisation** Martin Ebner. **Scénario** Karl Marx, José Bové. **Caméra** Cachée. **Musique** Silvio Berlusconi et la Fanfare Onade. **Son** Diffus. **Production** Morituri Universal, Jean-Marie Messier. **Distribution** Les Magasins du Monde (2002, Suisse/ Luxembourg/ Liechtenstein). **Durée** 2 heures moins quart. En salles dès 6 mai. **Site** www.y-en-a.com-nous*

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. Bat en retraite après avoir eu des problèmes d'assurance.
2. Mise ensemble – La première le sera-t-elle vraiment en décembre?
3. Très couru à Fribourg en octobre – Article.
4. Permet de prendre de la hauteur – Couche à la maison.
5. Suffisant pour l'oreille – Bonne pâte, aux Pays-Bas – Dans le périmètre.
6. Coupe les cheveux très court – Mouilla.
7. Donne du travail aux centres de tri de la poste.
8. Lambeau de peau – Toujours avec une vilaine.
9. Valent un C – Mise sous presse – Tiens.
10. Mit en lambeaux – Hurle telle la bête.
11. Tel un comité contre les premières.

De haut en bas

1. Ce n'est pas Blanche-Neige, mais plutôt la cadette des sept.
2. Mariée – Petit génie
3. Travaux de bûcheron pour des tailleurs – Couple de bouffons.
4. Permet à la première de s'envoyer en l'air.
5. Atteint – Amener à un juste milieu.
6. Parfumées à l'alcool – Allez à Rome.
7. Un olé olé-olé – C'est très fort.
8. Actuel, mais plus très actuel – Bouquet très classe.
9. Démangera.
10. Objectif dudit comité – Rejeté – Fais preuve de propriété.
11. Pronom – Embête le chien ou contrôle la souris – Genre.
12. Jeune père.

Chaque semaine ou presque, toute l'actualité lémanique et mondiale sur www.distinction.ch

À propos d'une image

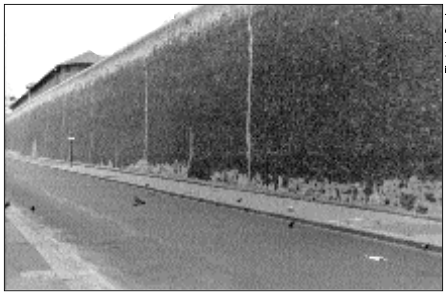


Photo: L. Sambo

Le mur de la prison

Sur le mur de la prison,
ces lignes sont-elles
les marques des cordes,
–draps noués des évadés–
ou de longues coulées
de larmes ?
Seuls les pigeons fréquentent
la chausée triste.
A l'heure où passent
les chariots
et résonne le tintement des
couverts jetés,
les oiseaux perchés,
à l'affût d'une miette,
guettent les mouvements
des mains aux barreaux.
Eux, derrière, les prisonniers,
les regarderont aller, venir
et puis filer
dans le coin réduit de leur
ciel.
Ils ne remarqueront que dans
cinq, dix, quinze ans,
la frise des petits hommes
libres
qui dansent, dehors,
au pied du mur de la prison.

V. P.

Candidate n° 1
«Mais au-delà de cette union soudée derrière le président, de la satisfaction de voir l'aigle blessé montrer ses crocs, persiste un malaise que ni les médias, ni les politiques n'arrivent à calmer: le profond sentiment d'insécurité.»
Anne-Muriel Brouet, de Washington, in *Tribune de Genève*, 9 octobre 2001

Candidat n° 2
«…il y a une porte qui reste ouverte et qui reste entrouverte, dans laquelle toutes les parties doivent s'engouffrer pour arriver à une solution à l'amiable…»
Michel Zen-Ruffinen, secrétaire général de la FIFA, supra RSR 1, lundi 15 octobre 2001 vers 13h00

Candidat n° 3
«…c'est la porte ouverte à un certain esprit du monde -méchant en même temps que gonflé de promesses- qui se referme sur nos nœuds gordiens si étroitement nationaux.»
Michel Zendali, rédacteur en chef adjoint, in *Le Matin*, 18 novembre 2001

Candidate n° 4
«Les bulletins de versement bleus seront désormais orange.»
UBS, sur une facture Visa, novembre 2001

Candidat n° 5
«Par exemple, dans l'affaire Swissair, si je n'étais pas conseiller fédéral, je critiquerais certainement le Conseil fédéral.»
Moritz Leuenberger, heureusement conseiller fédéral, in *Le Temps*, 19 novembre 2001

Candidat n° 6
«Dans une année, l'Exposition nationale aura refermé ses portes neuchâteloises. La vie de notre cité reprendra son cours normal, qui, pourtant, ne sera jamais tout à fait le même après avoir goûté aux charmes si fugaces et paradoxalement inoubliables du temps lorsqu'il se pique d'être exceptionnel.»
Didier Burkhalter, Président de la ville de Neuchâtel, in *Neuchâtel votre ville*, 15 nov. 2001

Candidate n° 7
«Parmi les mauvais payeurs poursuivis par les sociétés de recouvrement, deux groupes ravissent la première place: les hommes entre 45 et 55 ans; et les femmes (souvent chefs de famille) entre 30 et 40 ans. Nathalie appartient à la deuxième catégorie.»
Sabine Pirolt, journaliste classificatrice, in *L'Hebdo*, 13 décembre 2001

Candidat n° 8
«Le choix de l'unité de sanction utilisée par les juges influence de manière significative la durée des peines prononcées. Les peines prononcées en années sont en effet toujours plus longues que celle prononcées en mois, en semaines ou en jours.»
André Kuhn, professeur de droit à l'Université de Lausanne, lettre aux 650 juges sélectionnés aléatoirement dans le but de participer à l'étude scientifique intitulée : Le prononcé des peines en Suisse, décembre 2001

Candidat n° 9
«Plus de concurrence peut signifier moins de protection, et plus de protection peut signifier moins de concurrence. Une certaine prudence s'impose.»
Jean-Philippe Maître, conseiller national PDC-GE, in *Le Temps*, 15 janvier 2002

Candidate n° 10
«Quelque part dans le monde et dans l'histoire, à mi-chemin entre Cléopâtre et Lara Croft, Carla Del Ponte se sera battue.»
Ariane Dayer, rédactrice en chef, in *L'Hebdo*, 5 juillet 2001

Candidate n° 11
«Béjart a toujours ce regard incroyable. Perçant, transperçant, perspicace et bienveillant à la fois. Ce regard ne peut pas être celui d'un homme qui se contente de donner à voir ce que beaucoup de spectateurs se contentent de regarder.»
Yvette Jaggi, voyante extra-lucide, in *Le Matin*, 9 décembre 2002

Candidat n° 12
«Un bon dirigeant peut avoir un impact énorme sur la marche des affaires. Sa rémunération? C'est le total de ce qu'on lui verse moins ce qu'il fait gagner à l'entreprise.»
Pierre Lamunière, président et administrateur délégué d'Edipresse, in *Le Temps*, 2 février 2002

Candidate n° 13
«Mon premier réflexe a été de lui demander s'il avait fait du mal à un enfant, à un être humain ou à un animal.»
Lolita Morena, à propos de son Eddy chéri, in *Le Matin*, 3 février 2002

Candidat n° 14
«Le skeleton est la luge d'expression virile, puisque, contrairement à la luge traditionnelle, elle se pratique à plat ventre.»
Edouard Stutz, chroniqueur, in *Salt Lake 2002, le guide TV*, Ringier, février 2002

Candidat n° 15
«Ces derniers temps, j'ai diminué de moitié le nombre de mes mandats. Et je vais encore les réduire. Pas parce j'y vois un conflit d'intérêts, mais en raison des remous que cela crée. Il ne faut pas que les ragots nuisent à ma fonction. Néanmoins, je tiens à en conserver quelques-uns.»
Francis Sermet, développeur économique transcantonal, in *Le Temps*, 19 février 2002

«– Vous avez affirmé que si il y avait un risque de conflits d'intérêts vous abandonneriez. Qui jugera?
– C'est moi et je peux vous dire qu'il n'y en a pas.»
Le même, in *Le Temps*, 19 février 2002

Candidat n° 16
«Nul besoin d'extrapoler les résultats électoraux du 3 mars pour comprendre que la majorité dite silencieuse ne partage pas les certitudes des grands partis gouvernementaux. Cela vaut non seulement pour les radicaux, grands perdants avec leurs cousins libéraux, mais aussi pour les socialistes et leurs demi-frères popistes dont la grandeur ne tient qu'à un fil.
Les uns comme les autres n'ont-ils pas désormais besoin de béquilles pour faire entendre leur voix?»
Georges-Marie Bécherraz, rédacteur en chef adjoint, in *24 Heures*, 9 mars 2002

Candidat n° 17
«Quel parcours! Il y a eu des victoires et il y a eu des défaites. Il y a eu des défaites et il y a eu des victoires. Il y a même eu des matchs nuls.»
Maurice Meylan, président du LHC, in *OK mag*, programme officiel du LHC, saison 2001-2002

Candidat n° 18
«À partir du moment où on accepte une certaine ouverture, on ne peut pas la faire à demi-mot ou à demi-mesure. C'est clair que vous n'avez pas forcément la pédale des freins à portée de main.»
André Kudelski, industriel à tout faire, supra RSR-1 La Première, 16 mars 2002, vers 12h45

Candidat n° 19
«À ce jeu ne gagnent que les populistes qui ne cessent de déconsidérer les élus, par définition traîtres et intéressés, et ne jugent que par la volonté populaire immédiatement exprimée. Le champ est alors libre pour les grandes gueules et les bourses pleines.»
Jean-Daniel Delley, rédacteur responsable, in *Domaine Public*, 22 mars 2002

Candidat n° 20
«L'actuel procureur Jean Bernard Schmid, soutenu par la gauche, a développé un programme en dix points dont le premier met l'accent sur la nécessité de poursuivre la politique criminelle menée par Bernard Bertossa.»
Fati Mansour, commentateur audacieux, in *Le Temps*, 27 mars 2002

Candidat n° 21
«Le football n'est plus dirigé par les footballeurs dans l'âme, mais par des dirigeants, ce qui est bien le pire qui pouvait lui arriver.»
Philippe Dubath, rédacteur, in *Le Matin*, 24 mars 2002

Candidat n° 22
«…pour faire connaître ses besoins et amener des liquidités dans notre banque, il faut désormais faire fonctionner le bouche à bouche...»
Bernard Despont, Syndic d'Assens (VD), président du conseil d'administration de la Banque Raiffeisen locale, lors de la lecture de son rapport présidentiel, le 5 avril 2002, dans le cadre de l'assemblée générale ordinaire des sociétaires

Grand prix du Maire de Champignac 2002
Règlement

1. **Le Champignac d'Or, honneur suprême, est attribué au premier élu.**
2. **Le Champignac d'Argent, gloire insigne, est attribué au deuxième élu.**
3. **Les lauréats sont exclus de la compétition pour les dix années ultérieures.**
4. **Une mention peut être décernée aux élus suivants. Une pensée émue est adressée aux autres candidats. Les mentionnés peuvent concourir l'année suivante.**
5. **Sont candidats toutes les personnes et institutions dont les fleurons d'art oratoire ont été sélectionnés au cours de l'année et publiés dans *La Distinction*.**
6. **Les bulletins de vote doivent être déposés dans les urnes ad hoc (librairies Basta ! Petit-Rocher 4, Lausanne ; et BFSH 2, Dorigny) ou parvenir à *La Distinction* (case postale 465, 1000 Lausanne 9 ou par Internet à l'adresse *champignac@distinction.ch*), jusqu'au vendredi 6 décembre, à 18h30.**
7. **Les bulletins maculés, déchirés ou commentés seront annulés.**
8. **Le prix ne fait l'objet d'aucune correspondance, d'aucun échange téléphonique, ni d'aucune verrée. Le Grand Jury est incorruptible.**
9. **Les résultats seront proclamés le samedi 14 décembre à 11h30 à la librairie Basta !Chauderon. Tout sera fait pour assurer la présence des récipiendaires à cette grandiose cérémonie…**

Candidat n° 26
«L'avenir tout d'abord. Que va devenir le bâtiment Perregaux parti en fumée?»
Michel Rime, journaliste des coups fumants, in *24 Heures*, 18 mai 2002

Candidat n° 27
«Cette nouvelle vision devra aussi corriger l'effet pervers induit par un report spatial trop marqué sur l'autoroute de contournement, à savoir la "centrifugation" des activités en périphérie. Elle devra permettre une gestion de la mobilité et une gestion de l'espace non plus au fil de l'eau, ni même réactive, mais pro-active.»
Groupement Transports et Économie, Rapport *Une politique globale des transports pour Genève*, http://www.gte.ch/VisionGlobale.pdf

Candidate n° 31
«Expo.02 donne à voir et offre aussi un point de vue. Ma position de directrice générale me permet d'être une observatrice dont l'observatoire est constitué par l'objet même de ma vision.»
Nelly Wenger, visionnaire, in *Le Temps*, 3 août 2002

Candidat n° 32
«En dix ans, on nous a déjà servi trois ou quatre plans quinquennaux successifs visant à amaigrir l'armée.»
Thomas Büchi, député radical au Grand Conseil genevois, In *Mémorial des séances du Grand Conseil de la République et Canton de Genève*, séance 48 du 20 juillet 2002 à 20h30

Candidat n° 35
«Il n'est pas question de devenir un Etat policier, mais nous devons garantir le principe d'équité aux contribuables. Il ne s'agit pas d'intensifier les contrôles, mais d'en augmenter le nombre.»
Pascal Broulis, centralisateur centriste, in *24 Heures*, 14 août 2002

Candidat n° 36
«Depuis l'expulsion –annulée par le juge unique Urs Studer– du gardien de GC Fabrice Borer, il ne se passe plus un week-end sans que l'homme en noir (ou en jaune, ou en rose, ou en vert, c'est selon) soit livré à la vergogne populaire.»
Renaud Tschoumy, journaliste vindicatif, in *Le Matin*, 24 septembre 2002

Candidat n° 37
«Par ailleurs, la méthode utilisée pour obtenir le milliard d'argent public dépensé à Expo.02 viole la prérogative essentielle du parlement: décider de l'affection des finances.»
Jacques Neyrinck, conseiller national, in *L'Hebdo*, 8 août 2002

Formidable exemple de champignacisme visuel: Christiane Brunner (candidate n° 29) et Ruth Dreifuss incarnent elles-mêmes en février 2002 l'image que la droite se fait d'elles.

Candidat n° 23
«Il s'agit aujourd'hui de décriminaliser l'interruption de grossesse durant les douze premiers mois, et rien d'autre.»
Léonard Bender, avocat radical valaisan, in *Le Temps*, 20 avril 2002

Candidat n° 24
«Le prince charmant souhaite-t-il devenir aussi gros que le bœuf?»
Blaise Horisberger, porte-parole du groupe PopEcoSol, lors d'une séance du Conseil général de Neuchâtel, in *L'Express*, 7 mai 2002

Candidat n° 25
«Je crois qu'il n'y a aucun parti qui est à l'abri de ce genre de petites guerres intestinales.»
Fernand Cuche, conseiller national écologiste, supra RSR1-La Première, 3 mai 2002, vers 18h55

Candidat n° 28
«En quelque sorte, on tond Paul pour habiller Jean.»
Alain Hubler, conseiller communal popiste, séance du conseil communal de Lausanne, 11 juin 2002, à 21h09

Candidate n° 29
«Je crois que le parti socialiste est un parti de gauche, qu'il doit pratiquer une politique de gauche et c'est ce qui le distingue des autres partis bourgeois.»
Christiane Brunner, présidente du parti socialiste, supra RSR1-La Première, 26 juin 2002, le matin

Candidate n° 30
«L'image de Marilyn Monroe au-dessus d'une bouche d'égout restera inoubliable.»
Gaëlle Lavidière, journaliste anosmique, supra TSR1, 28 mars 2002, vers 23h15

Candidate n° 33
«Découverts, deux des laboratoires fictifs devraient fermer leur porte, mais qu'en est-il des autres?»
Marie Abbet, téléjournaliste supra TSR1, 18 juin 2002, vers 19h30

Candidate n° 34
«Pour ma part j'ai obtenu mon permis il y a seulement deux mois j'ai déjà dû freiner à cause de piétons qui se précipitent sur la chaussée.»
Nadine Vinzens, 19 ans, Miss Suisse, in *Le Matin*, 7 octobre 2002

Pérennité du Champignacisme

«C'est aussi la politique : "Après nous, le déluge", disaient les belles dames de la cour de Louis XVI. Évidemment, nous ferons tous en sorte que le déluge, comme ce fut le cas lors de la révolution française, rende fertile la terre desséchée par les sanguisues officielles qui pompent tout le sang du pays.»
Le chômeur., organe officiel de l'Union des chômeurs, Lausanne, 20 octobre 1935

En raison de l'actualité champignacienne, le seizième épisode du *Calme plat*, notre interminable roman-feuilleton, est reporté au prochain numéro. Patience…

Bulletin de vote pour le grand prix du Maire de Champignac 2002

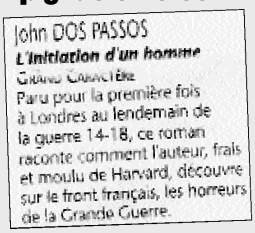
Mes deux candidats sont :

…… n° ….
…… n° ….

A déposer dans les librairies Basta ! (Chauderon ou Dorigny) ou à renvoyer à l'Institut pour la Promotion de la Distinction, case postale 465, 1000 Lausanne 9.
Les abonnés peuvent également voter par Internet : http://www.distinction.ch

jusqu'au 6 décembre à 18h30

Champignacisme commercial



Gros caractères, catalogue Payot, automne 2002

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30, MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30